

## Le guéridon

Elle était étalée, la tête contre le plancher poussiéreux. On devinait bien qu'elle était encore vivante à cause de sa respiration qui faisait valser des touffes de poussière. Son nez laissait s'échapper un peu de sang sur le sol mais pas beaucoup. Juste ce qu'il fallait pour savoir que les coups avaient porté leurs fruits. Qu'ils avaient fait mal mais que ce n'était pas la fin des haricots, que ce n'était pas la fin tout court. C'était drôle de se dire que son nez saignait alors qu'ailleurs, ça ne saignait plus beaucoup, plus souvent. Que tous les mois, elle se disait avec angoisse que c'était parce qu'un enfant s'était accroché dans son ventre mais en fait ce n'était pas ça.

Non, ça ne saignerait pas mais ce n'était pas à cause d'un enfant.

Son nez saignait. Et sa tête était cachée par ses cheveux épais et bouclés. Très noirs, très épais et bouclés. Elle restait là, sans bouger, elle ne gémissait même plus. Ce n'était pas la peine de gémir puisqu'il n'y avait personne pour demander comment elle allait.

Alors elle ne gémissait plus.

Le mari – qui était un peu fatigué après tous les efforts répétés sur le visage de sa femme – était sorti de la maison et avait décidé de se détendre chez la voisine. Celle qui avait toujours un peu à boire dans ses placards. Pour l'appâter elle lui lançait un grand sourire plein de promesses avec ses dents écartées et le mari traversait la rue et disparaissait quelques heures.

Il était encore chez la voisine à siroter et à faire autre chose quand elle a ouvert les yeux, a tâté ses jambes et son ventre et ses seins et tout le reste excepté le nez – qui saignait toujours mais plus beaucoup, comme on l'a dit. Elle s'est un peu dépliée, très lentement, avec précaution. Et quand elle a compris que tout fonctionnait normalement, elle a soufflé longuement, elle était rassurée. Son nez a fait une bulle de sang qui a éclaté sur ses lèvres et elle s'est agrippée au guéridon juste à côté.

Ce guéridon, c'était un cadeau de la belle-mère, la mère du mari. Elle ne l'avait jamais aimé ce guéridon, elle disait qu'il était à l'image de leur mariage à tous les deux, elle et le mari. Que ce guéridon trônait dans l'entrée, tout beau tout propre, mais qu'il n'avait rien à faire dans cette maison pourrie. Que les trois pieds en bois sculpté du guéridon auraient mieux servi à faire du petit bois pour la cheminée, en hiver, plutôt qu'à faire joli dans l'entrée crasseuse.

Ça faisait joli comme ça, dans l'entrée, mais en vrai c'était du chiqué et le vernis s'écaillait déjà sévèrement par endroit.

Pourtant tout le monde avait trouvé que c'était une bonne idée ce guéridon dans l'entrée. Le jour des fiançailles, la belle-mère, toute baveuse d'alcool, avait dit comme ça, j'te l'offre ma p'tite, ce guéridon il est pour toi ma jolie, prends en soin ! Qu'il t'apporte bonheur et joie. Et on peut dire que le guéridon ne

lui a pas apporté le bonheur et la joie. Il a surtout apporté son soutien quand elle devait relever son corps endolori par les coups du mari.

On ne peut pas faire confiance à un guéridon pour apporter du bonheur et de la joie.

Le guéridon a tremblé sous le poids de la jeune femme qui s'est relevée tant bien que mal. Il a tremblé mais ne s'est pas renversé. Quand elle a été bien droite, elle a épousseté ses jupons qui ont encore fait valser la poussière et s'est un peu refait le chignon, même si ça ne servait pas à grand-chose vu que ses boucles faisaient toujours ce qu'elles voulaient. Elle a remis sa barrette en bois bien comme il faut dans le nœud du chignon et a vérifié le résultat dans le reflet d'un cadre accroché au mur.

C'était un paysage peint à l'aquarelle. Des collines tachetées traversées par un ruisseau qui disparaissait là où le cadre s'arrêtait. On voyait aussi un ciel mouvementé, différentes teintes de bleu, de gris, de blanc, de noir et des touches habiles de jaune. Elle n'était pas sûre de savoir s'il y avait du jaune ou du gris dans le ciel; les peintres voient tout un tas de couleurs, elle se disait. Et le mari, lui, aurait été bien incapable de faire la différence entre un ciel mouvementé comme dans le tableau et un ciel plat comme dans sa tête. Il ne se préoccupait pas des couleurs du ciel et de ses mouvements, ni même de relever la tête. Le bleu, le blanc, le jaune, il y a des choses plus sérieuses à penser, nom de dieu !

C'est dans le reflet du cadre, qu'elle a remarqué le sang sur ses narines, sur le dessus de sa bouche et sur ses dents. C'était rouge vif sous le nez et ça commençait à coaguler au début des narines. De petites croûtes noires. Au-dessus de sa bouche par contre le sang devenait plus rosé et s'incrustait sournoisement dans la commissure des lèvres. Lentement, elle a essuyé avec le revers de sa manche la trainée de sang. Mais ça ne partait pas, il faut dire que le sang ça ne part jamais bien. Ça reste toujours dans les pores de la peau et il faut frotter longtemps avec du savon. Mais elle n'avait pas de savon.

À nouveau, elle s'est regardée dans le reflet et s'est dit qu'elle ferait sa toilette le soir même et qu'elle en profiterait pour nettoyer le sang. Elle ne savait pas encore que le soir même elle ne serait plus là, devant ce cadre, au dessus de ce guéridon dans l'entrée de la maison pourrie. Elle ne savait pas encore que le soir même, elle serait dans un train et que c'est dans les toilettes du train qu'elle nettoierait enfin les résidus de sang sur son visage. À onze heures du matin, elle ne savait pas tout ça. Le train, les toilettes du train, elle n'en savait rien. Elle savait seulement que si elle ne préparait pas le repas de midi, elle allait encore se retrouver à renifler la poussière au sol et à devoir prendre appui sur le guéridon pour se relever.

Le repas de midi, c'est à midi.

Il fallait préparer la pâte à tarte et faire griller les légumes et la viande pour le mari – qui aime bien la viande quand elle est grillée avec les légumes, ça donne un goût, un petit goût. Dans cette cuisine qu'elle connaissait par cœur, elle a sorti tout ce qui était nécessaire pour le repas de midi pile. La farine, le beurre, l'eau pour la pâte et les petits légumes à faire rissoler. Son corps connaissait bien la chorégraphie du repas, comme celle des coups. C'était un peu la même chorégraphie d'ailleurs. Sauf que pour la seconde, c'était un pas de deux.

Elle savait la danse des légumes sur la planche à découper, elle les balançait d'un coup de main assuré dans la poêle pour les faire chanter. Elle savait aussi que les coups, quand ils partaient, c'était comme avec les légumes, c'est-à-dire qu'au bout d'un moment, quand tout était redevenu calme et qu'il ne restait rien d'autre à faire, les coups se mettaient à voler et le mari à chanter.

La pâte était bien étalée dans le plat et les légumes l'avaient recouverte, au four pendant une petite heure, le temps de dresser le couvert et de ranger ce qui avait été dérangé par le mari pendant la danse du matin. Il faut dire qu'il avait tout retourné, les chaises, la table du salon et les bougies sur la commode. Mais le guéridon était resté bien en place.

Elle a fait un peu de vaisselle parce qu'il n'y avait pas assez de couverts pour faire plusieurs services. Les couverts du midi étaient aussi ceux du soir. Alors tous les jours il fallait laver, sécher et recommencer.

Elle ne mangeait pas avec le mari. Bien sûr elle aurait pu, elle en avait le droit, mais elle n'avait pas envie. Manger, généralement, elle n'en avait pas envie. Dans sa bouche les aliments avaient un goût d'angoisse et de sang. Ça faisait comme un goût métallique et elle n'aimait pas. Sa gorge se nouait et tout restait bloqué, impossible d'avaler. Elle recrachait alors discrètement la bouillie dans une serviette. C'est pour ça que les gens disaient qu'elle ressemblait à un sac d'os. C'est pour ça qu'elle a le teint gris et le ventre vide ! Comment qu'tu vas faire pour porter un enfant si t'as pas le bon gras pour le nourrir ? Pendant que son mari mangeait, elle le regardait rogner ce qu'il y avait à rogner, comme les petits os par exemple qu'il positionnait entre ses dents de devant, qui étaient grandes et carrées, et les faisait rouler avec soin. Une machine à racler, oui. Comme s'il voulait récurer la chair jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien que l'os nu. Il entassait la viande déchiquetée à l'intérieur de sa mâchoire, sur les côtés, bien au chaud derrière ses joues gonflées, puis il prenait une bonne gorgée de vin et avalait le tout d'un seul coup. Ça faisait un bruit épais, un bruit de tuyaux qui se débouche.

Parfois, elle regardait par la fenêtre pendant que son mari mangeait.

Dans le train, plus tard cette même journée, elle repensera à ce dernier repas, cette dernière fois où elle a regardé le mari manger la tarte et la viande – qui était trop cuite mais de toute façon t'es pas capable de faire quoi que ce soit. Elle repensera à son mari et à ses derniers mots, à son regard, différent cette fois. Différent des autres fois puisque ce jour-là c'était le regard d'un homme qui avait décidé d'en finir avec son mariage. Dans le miroir au-dessus du rince-doigt des toilettes du train, elle reverra son mari s'approcher, longeant le mur, frôlant les meubles. Calme, terriblement calme. Elle repassera dans sa tête ce dernier moment à deux, cet instant figé entre deux mondes. Et brusquement, les assiettes avec la viande et la tarte avaient volé venant s'écraser contre la tapisserie gondolée de la cuisine. Les mains du mari sur sa gorge. La lourde chute des deux corps sur le plancher. Et le silence. Les respirations qui se confonfaient sous l'effort. Son couteau à elle entrant dans sa chair à lui. À quel point c'était tendre, à quel point c'était comme le filet de bœuf du dimanche après la messe du matin.

Dire non. Enfoncer la main dans le fond de sa poche, tâtonner, chercher. Et puis enfin. Quelque chose. La liberté, coupante, acérée comme un vieux couteau de cuisine. Trembler. Dire non. Serrer le poing.

Elle n'avait jamais ressenti ça. Ce petit tremblement juste avant. Ce n'était pas de la surprise, pas de la peur, ce n'était pas non plus de l'excitation ni de ces émotions que l'on ressent quand c'est la première fois qu'on ose. Elle ne savait pas ce que c'était mais ça lui avait donné des vertiges. Et tout semblait enfin possible, son sang dans ses veines était froid et sa peau dure comme de la glace. La chair du mari s'offrait à elle, elle n'a poussé aucun cri quand l'artère percée s'est mise à pisser son liquide chaud.

Ça c'était quelque chose. Serrer le poing, dire non. Nommer la douleur. Retrouver sa voix, sa peau, ses muscles. Ne plus être un corps vide et douloureux. Être à nouveau quelqu'une.

Ça c'était quelque chose.

Elsa n'avait jamais été le genre à faire des vagues, des clapotis ni même des petits remous. Elle ne remuait rien jusqu'à ce qu'elle décide de laisser filer ses doigts dans son jupon pour y trouver le couteau. Elsa n'avait jamais rien décidé et dans un sens elle avait bien aimé. Glisser sur le courant et laisser les eaux la porter, c'est un peu ça vivre en douceur. Elle croyait. En échange, la vie n'avait pas rendu les choses douces, ni faciles. Elsa avait glissé, s'était laissée faire et la vie lui avait renvoyé quelque chose d'inattendu; le mari et les coups du mari et le guéridon qui tremblait sans jamais tomber.

Quand Elsa avait rencontré le mari, il l'avait bien harponnée avec ses sourires et ses baisers fous et sa langue chaude et boursoufflée. Puis, il y avait eu le mariage et la nuit de noce et la chose entre les jambes du mari, c'est mon dragon, mon beau dragon qui va cracher son feu, ma douce. Elsa n'avait jamais vu ça. Evidemment qu'elle n'avait jamais vu ça. Le dragon, le feu et tout ce qui avait suivi. La brûlure entre ses cuisses, les gouttes de sang sur le drap conjugal. Et le silence dans son corps.

De cette première nuit, elle avait tout raconté à sa mère « je ne sais toujours pas ce que c'était... mais c'était pas un dragon, ça c'est sûr. Maman c'est sûr, il n'y avait pas le feu, pas le chaud, pas la rage. Maman, le dragon n'a pas soufflé. Mon corps n'a pas tremblé. Le dragon s'est endormi en moi et a éteint mes braises. » Sa mère lui avait répondu de se taire, tais-toi ma fille, tais-toi ! Les choses de la vie... les choses de la vie sont comme elles sont. Que tu le veuilles ou non, elles sont comme elles sont.

Parfois Elsa se demandait si le dragon reviendrait un jour et si, ce jour-là, il enflammerait enfin quelque chose en elle. Quelque part, du feu, du chaud, de la rage et des braises incandescentes !

Les mois sans enfants, les années sans promesses et les coups avaient commencé à fleurir. Un peu au début, en fin de soirée quand le mari rentrait tard. Puis plus régulièrement. Comme la prière du soir au pied du lit. Les coups s'était mis à ponctuer les journées. Et au final, le dragon n'était pas dans le pantalon du mari mais entre ses poings serrés. Ses poings qui broyait bien plus que chair d'Elsa.

En essuyant les restes de sang sous son nez, dans les toilettes du train, elle repensera aux gargouillis qui sortaient du mari, de sa gorge, ses joues tremblantes, ses yeux exorbités. Ses deux mains sur sa plaie, sa tentative de s'aider du guéridon pour se relever, prévenir... quelqu'un, aidez-moi ! Puis le son étouffé qu'il a produit en tombant à genoux sur le sol poussiéreux.

Elle repensera à ce moment, dans les toilettes du train, et les jours suivants aussi et encore ceux d'après.

Elle y repensera souvent.

Puis n'y pensera plus du tout.

Pour l'heure, Elsa a ouvert le four en a sorti la tarte fumante, parfaitement cuite quoi qu'un peu trop brune sur les coins et l'a disposée sur le repose-plat, a enfoncé le couteau dans la tarte qui est ressorti sec.

Dans l'entrée, le guéridon a tremblé.

Sans y penser, Elsa a laissé son couteau glisser dans la poche de son jupon.